

Sur le côté de mon regard

Il est là, juste sur le côté de mon regard, Pas très grand. En fait je l'imagine, car la tête est haute d'un tiers de son corps. Mais bien lourd, en bronze sombre peut être. Il porte une coiffe. Ou ses cheveux épais ont été rassemblés au dessus de sa tête. Il a la moustache et la barbe d'un patriarche. Ses yeux sont comme des amandes. Il tient une corne, probablement remplis d'un nectar qu'il va m'offrir. Est il un roi pygmée ?

Il a longtemps vécu chez moi, parmi les plantes vertes, près d'un éléphant en bois aussi petit que lui. Il buvait la lumière du matin, remplissait ses rêves des allées et venue des humains, de leurs conversations. Puis un jour il prit conscience de l'apparition de montagnes de cartons de plus en plus imposantes et bientôt il se trouva enfermé dans un lieu obscur, serré contre d'autres objets inconnus. Puis il retrouva la lumière dans un nouveau lieu ne sachant où se poser.

Aujourd'hui il est près de moi qui écrit sur lui, sur le côté droit de mon regard, sur cette table avec le deuxième écran de mon ordinateur, au milieu de quelques livres, DVD et papiers. Il y a longtemps avant son séjour parmi les plantes, il était le compagnon de ma mère. Je ne sais plus où il était posé dans les deux appartements où elle vécut. Probablement non loin du fouillis des tubes de peinture, pastels, papiers canson et toiles pour pouvoir admirer les figures et paysages qui naissaient là sur des espaces vierges. Il baignait dans l'univers des couleurs. J'imagine qu'il venait d'Afrique. Après un long voyage il avait été confié à mes parents par un de leurs amis et s'installa dans ce premier appartement immense et un peu sombre car au rez de chaussé. Mais où vivait-il ? Je ne sais plus. C'est étonnant car je me rappelle pourtant très bien de la configuration de ces lieux où j'ai vécu jusqu'à mon adolescence. Il était peut-être sur le dessus en marbre de cette cheminée dans le salon, salle à manger. Sans doute souvent dans le coin atelier de ma mère. Ou encore dans le bureau de mon père, parmi ses livres, à écouter ses conversations avec ses patients. En fait je crois qu'il était partout et nul part. Il parcourait en esprit le long couloir qui desservait les chambres de mes sœurs et tout au fond celle des parents avec ce grand lit où l'on prenait le petit déjeuner le dimanche, sur lequel on sautait joyeusement avec les cousins, cousines, les jours de fêtes. Dans cette chambre, un boudoir où ma mère devait se maquiller, une salle de bain où j'ai élevé des têtards qui ne devinrent jamais grenouilles mais enflèrent énormément grâce à l'hormone de croissance qu'un oncle m'avait donnée. Dans le jardinet derrière la grande fenêtre je faisais décoller des fusées en papier chocolat ou allumais des feux de Bengale. En reprenant le couloir dans l'autre sens on aboutissait près de la salle de bain commune à un escalier qui descendait vers une vaste cuisine baignant dans une lumière jaunâtre. Une porte au fond donnait sur des espaces obscurs où sévissait le croquemitaine. Remontant l'escalier et tournant sur la droite le couloir se terminait sur un lourd rideau de velours

sombre derrière lequel on guettait l'entrée par où arrivaient les patients de mon père. Avant d'être conduit au salon d'attente par ma mère ou ma sœur aînée ils pouvaient admirer en face le grand vitrail « Arts nouveaux » de mon grand père représentant un jardin improbable. Le regard collé sur certaines fleurs on voyait la salle de bain. Le salon d'attente était éclairé par un magnifique lustre constitué d'une foule de cabochons de cristal ciselés. Salon d'attente où j'ai longtemps dormis. Est ce pour cela que j'ai trop souvent l'impression d'attendre. Je m'y réveillais parfois, debout dans le noir, ne sachant plus où j'étais.

Aujourd'hui encore tout ce territoire du vieil appartement bourgeois de la rue Ampère me semble extrêmement étrange. J'ai pu le revisiter grâce au partage avec mon roi pygmée qui a dessiné dans sa mémoire quantité des espace temps que j'ai traversé.

Michel Francis Bureau Décembre 2019

